

HORS CLASSE  
UN TRAITÉ D'IMMATURITÉ

## DU MÊME AUTEUR

- Haut risque*, PARC, 2003  
*Presque gentil*, Denoël, 2005  
*La Dette*, Gallimard, 2006  
*Fête des pères*, Denoël, 2009  
*Tony Duvert, l'enfant silencieux*, Denoël, 2010  
*Domodossola, le suicide de Jean Genet*, Denoël, 2010  
*London WC2*, Les Impressions nouvelles, 2013  
*Salamandre*, Le Dilettante, 2014  
*Mandelbaum ou le rêve d'Auschwitz*, Les Impressions nouvelles, 2014  
*Retour à Duvert*, Le Dilettante, 2015  
*La Semaine des martyrs*, Les Impressions nouvelles, 2016  
*Cirque mort*, Éditions du Rouergue, 2018  
*La Folie Tristan*, Éditions du Rouergue, 2019  
*Feu le royaume*, Éditions du Rouergue, 2020  
*Noir Diadème*, Éditions du Rouergue, 2021  
*Tigre obscur*, Éditions du Rouergue, 2022.

GILLES SEBHAN

# HORS CLASSE

UN TRAITÉ D'IMMATURITÉ

**PLEIN JOUR**

© *Plein jour*, 2022  
*www.editionspleinjour.fr*

Les livres Plein Jour sont commercialisés  
en partenariat avec la S. N. Anne Carrière.

ISBN : 978-2-37067-081-6

*Je dédie ce livre à tous les cancrés sans sommeil*



## FUIR

1.

Quand un élève au terme d'un devoir sur table – heure suffocante de la fin mai ou frémissante d'un automne sans chauffage – me demande si c'est grave parce qu'il n'a pas souligné en rouge les mots importants dans son commentaire ou qu'il a oublié de tracer la marge, je réponds en souriant doucement : « Grave c'est être pendu à un arbre, mourir dans un accident de voiture, se retrouver menotté dans une cellule de prison sans savoir quand et si on recouvrera la liberté, mais non mon cher Moktar, – c'est ce que je dis encore pour la énième fois ce jour-là, tandis que le dernier élève me rend sa copie –, grave n'est pas le mot que j'emploierais pour ce qui concerne une copie de seconde », et je profite de sa relative surprise pour lui subtiliser sa feuille de toute façon pleine de fautes et de contresens, grave non, on ne peut pas dire ça. En même temps, je dois admettre cher Moktar, et au fil du temps, chères et chers Séverine, Adrien, Imelda ou Bachir, cher l'un ou l'autre de ces élèves qui auront existé pour moi d'une étrange manière, figurines à la fois uniques et manufacturées de la même personne inquiète, et adressant presque toujours

à l'intermédiaire que je suis une sorte de réclamation à la vie, oui je dois admettre que la gravité s'attache à chaque page que nous écrivons et je vous remercie dans votre inconscience et votre immaturité de me l'avoir rappelé tout au long de ces années.

Par un étrange hasard, qui ne doit être selon mon psychanalyste qu'un signe inconscient de mon désir de retour vers l'enfance, ou vers quelque chose *dans l'enfance* de brûlant et de douloureux – mais comment savoir puisque le bien nommé docteur Feu oppose un silence têtue à tout ce que je peux dire, ne sortant parfois de sa réserve que pour affirmer que ce silence, mon silence, je le lui ai confié –, hasard ou pas donc, je me suis retrouvé, il y a maintenant plus de vingt ans, à enseigner dans un lycée où j'avais moi-même étudié. Cela a fait ricaner quelques personnes qui me connaissent bien mais qui pourtant n'ont pas mesuré à quel point cette mutation correspondait à une volonté de fuite. Je venais de finir et souhaitais publier un premier livre dans lequel j'évoquais, dans un mélange d'invention et de réalité qu'on nomme «fiction», une histoire d'amour scandaleuse. Cela s'intitulait *Haut risque*, et sur le point de le publier en effet le vertige m'avait saisi.

Fuir, c'était donc fuir le collège. Fuir la possibilité que cette histoire fictive contamine le réel et détruise ma réputation. Fuir avant d'être démasqué. Avant de décevoir tous ces collégiens qui m'avaient été confiés. Ce n'était pas un sentiment nouveau chez moi, dès l'enfance j'ai eu la certitude que je devrais me dissimuler

pour survivre. Et dans le même mouvement, de façon compulsive, quelque chose me poussait à me révéler. Je me tendais un merveilleux miroir déformant où j'étais un monstre possible. Déformé mais vivant. J'imagine que j'y voyais une possibilité de réunir les contraires. Publier, rendre public, je ne pouvais que déchirer les vêtements trop étroits et le masque que ce métier de professeur m'avait collés alors que je n'étais qu'un jeune homme. Parents, regardez votre grand adolescent qui traîne encore dans sa chambre et tarde à grandir. Imaginez-le propulsé, timide, au milieu d'une foule d'élèves surexcités d'une zone de banlieue difficile, et vous aurez à peu près l'idée du guépier dans lequel je m'étais fourré.

2.

Il faut que je revienne un peu loin en arrière pour que vous compreniez. C'était une dizaine d'années avant la publication de mon premier livre. Je venais d'être nommé comme professeur de français dans cette zone d'éducation prioritaire. J'avais 24 ans et pensais un peu naïvement que ce métier serait temporaire. Quelques mois, le temps de devenir écrivain. Il s'agissait de tenir. Je me souviens d'une première année apocalyptique et joyeuse. Nous formions, avec d'autres jeunes professeurs, une troupe hagarde qui découvrait les lois de la survie en milieu scolaire. Notre syndicat non officiel était celui du combat en terrain hostile et consistait en quelques principes simples. Ne pas rentrer chez soi le soir. Passer systématiquement au bar après les cours pour boire de l'alcool. Tenter de coucher les uns avec les autres. Inventer des stratagèmes pour pouvoir

échapper à quelques heures de cours. Personne n'aurait dit l'angoisse qu'il éprouvait. Et pourtant qui serait resté dans ce métier s'il n'avait pas eu, d'une manière ou d'une autre, le couteau sous la gorge ?

Je n'ai jamais eu la vocation de l'enseignement, ce métier n'était qu'un mauvais moment à passer en attendant que vienne le succès. La littérature au contraire m'apparaissait comme une sorte de destin doré. Au lycée, entré dans la troupe de théâtre, j'étais devenu ce garçon qui prend son rôle au sérieux dans une pièce de Tchekhov et se libère un peu de ses complexes dans ses habits de scène et sous les applaudissements d'un public de MJC, qui ressent une fierté nouvelle alors qu'il ne fait que répéter un mythe qui a déjà du plomb dans l'aile. Tchekhov, je le concède au jeune homme que j'étais, c'est magnifique. Mais c'est ailleurs et dans un autre temps. Les applaudissements m'empêchaient encore de comprendre à quel point je m'engageais dans une voie sans issue. Tant pis pour le bois qui se trouve violon. Ce n'est pas moi qui le dis, mais le jeune Rimbaud, qui a bien vite compris que mieux valait renoncer à écrire. Oui, tant pis pour moi car la littérature m'a attiré comme une sirène, avec son chant mensonger. Je croyais vivre d'incroyables amours. C'est ce dont j'étais persuadé. Quelques années, tout au plus, le temps d'écrire un chef-d'œuvre et je pourrais démissionner. Mais ce que me proposait la littérature, c'était tout simplement de sombrer avec elle. Si j'avais su que je me fiançais avec une moribonde, sans doute m'en serais-je détourné sans difficulté. Mais à l'époque de ma jeunesse, au tout début

des années 1980, il faut croire qu'on imaginait encore que la littérature valait quelque chose.

L'exemplarité des professeurs est un mythe qu'il est bon de détruire d'emblée. J'avais donc été nommé au hasard dans ce collège de banlieue. Composition du syndicat des bras cassés : tout d'abord notre documentaliste spécialiste de Sade dont je devais apprendre au fil du temps les petites dingueries, comme de venir officier avec un plug coincé dans le fondement dans une sorte de joyeuse et secrète transgression. Il y avait aussi une jeune femme à lunettes carrées qui était la plus sérieuse du monde mais qui à notre contact avait largué les amarres. Elle ne cherchait aucune sexualité, rien du côté des femmes, et les hommes la révulsaient pour lui rappeler son père abusif. Il restait notre folie de garçons. Une chose pour elle très accueillante. Elle avait ri aux larmes tandis que nous avions découpé aux ciseaux le jean dudit documentaliste, le laissant à peu près nu. Je me souviens aussi d'un matin sans sommeil où cette fille si sérieuse, encore ivre de la nuit, a vomi dans un fossé à quelques mètres du collège où nous nous traînions pour faire cours. J'étais moi-même en piteux état, mes lentilles de contact dans un pot de yaourt que je tenais devant moi. Ce jour-là, j'ai fait la même dictée à toutes les classes et, dans les dernières heures, tandis que le soleil commençait à décliner derrière les fenêtres, répétant pour la énième fois le fameux texte, ma vue s'est brouillée, et j'ai fini par ne lire qu'une ligne sur deux, ce qui a rendu le texte absolument saugrenu et pour tout dire bien meilleur que l'original. Mais aucun élève, je crois, n'a relevé l'incohérence et la sonnerie m'a enfin

libéré. Nous n'en étions pas à vouloir être de bons profs, mais simplement à tenir jusqu'aux vacances de Noël.

Dans notre bande, il y avait aussi deux garçons de mon âge, un Kabyle enseignant la technologie et un prof de sport déporté de son Sud natal qui ne pensait qu'à retourner chez lui. Comme nous tous, au fond. Car nous étions tous exilés dans ce petit blockhaus perdu au milieu d'une pseudo forêt qui cachait des seringues, quelques sacs arrachés dans le RER et dépouillés de leurs valeurs, et des préservatifs usagés ayant servi à une passe ou à un viol collectif. J'ai d'ailleurs eu par la suite une ou deux élèves qui venaient se refaire une santé en dormant dans mes cours mais dont tout le monde savait qu'elles pratiquaient une activité parallèle et lucrative. Je suppose qu'on s'en étonnera. Comment est-ce possible? Personne pour arrêter ce scandale de jeunes filles déjà plongées dans la prostitution? Il existe bien, sur le papier, toute une série de mesures permettant aux professeurs et à l'administration scolaire de réagir à de tels dysfonctionnements du monde des enfants. Depuis l'infirmière jusqu'à l'assistante sociale et aux psychologues, pour finir par le fameux signalement *enfance en danger* dans les cas graves. J'ai cru à tout ce circuit de vigilances par lequel la communauté scolaire sauvait les élèves du gouffre. Après quelques années d'expérience, j'ai compris que le signalement enfance en danger aboutissait... eh bien à ce signalement et puis rien d'autre. La menace du retrait des allocations, oui, c'est vrai. Son efficacité était assez restreinte. Non, il y avait un problème à gérer, et la vérité c'est que nous étions à peu près seuls pour y faire face.

L'intervention des psys à l'école est particulièrement cocasse. Ne pas imaginer qu'il en existe un ou une à demeure, qui recevrait les élèves, ou mieux les *suivrait* dans leur scolarité. Les psys interviennent ponctuellement, en cas de forces majeures. On les prend d'ailleurs tellement au sérieux qu'un nouveau métier est né récemment où, deux en un, on rassemble les fonctions de psychologue et de conseiller d'orientation. Trois ans d'études et hop ! vous pouvez gérer pêle-mêle les victimes d'abus sexuels, les jeunes en voie de radicalisation, les décompensations psychotiques avec d'éventuels passages à l'acte, contre soi-même ou contre autrui. Pour les cas graves, l'élève sera réorienté vers un CMP surpeuplé ou plus sûrement vers un médecin de ville, si les parents peuvent se le payer. Le plus souvent, malgré mon expérience, je suis bien embêté quand je repère un adolescent en difficulté. Si je veux lui éviter de perdre son temps, je ne l'adresserai surtout pas aux infirmières, sans doute pas aux assistantes sociales, sauf pour des problèmes purement pécuniaires. Je tenterai de rencontrer les parents et, dans la mesure du possible, je leur conseillerai de consulter de véritables spécialistes. Si je voulais me *couvrir*, il vaudrait mieux que je passe par le circuit inutile et méandreux que j'ai décrit plus haut. Pas facile de s'y résoudre quand j'ai en face de moi un petit individu en souffrance et qui me regarde comme un demi-dieu qui détient la solution à toutes ses peines.

3.

Plus tard, j'étais déjà au lycée quand il est arrivé une grosse tuile. La proviseure de l'époque est entrée dans ma classe. Je ne l'appréciais pas beaucoup mais je dois admettre qu'elle a fait preuve d'un grand courage et de beaucoup de dignité pour annoncer à mes élèves que l'une de leurs camarades venait de perdre ses deux parents dans un affreux assassinat. J'étais au courant depuis quelques heures mais j'ai malgré tout senti mes jambes fléchir sous l'émotion tandis qu'elle les en informait. La jeune fille allait revenir dans quelques jours, elle tenait absolument à ne pas rester chez elle et il fallait donc à la fois la soutenir et ne pas trop lui rappeler le drame qu'elle vivait. Dans la salle régnait un silence de mort. Un silence d'effroi. Mais le speech de la proviseure se terminait déjà, je l'ai remerciée, elle est sortie et je me suis retrouvé, là, au milieu de ce silence, bien loin du moment où la sonnerie retentirait. Si bien qu'il a fallu faire cours. Impossible de me souvenir quel était le thème ce jour-là, quel auteur, quel texte, mais toutes les deux ou trois phrases je faisais une gaffe terrible ou un lapsus, ou bien même, le texte que je lisais semblait nous envoyer un message subliminal sur le drame qui venait de survenir et tout le monde s'accrochait à sa chaise et se mordait les lèvres en attendant que la sonnerie vienne, eux comme moi, nous délivrer.

C'était un fait divers. Voici ce qui s'était passé : un couple en avait invité un autre, les parents de la jeune fille – malheureusement j'ai presque tout oublié d'elle, jusqu'à

son prénom, je me souviens seulement qu'elle avait de longs cheveux noirs bouclés et un teint pâle dont je ne saurai jamais s'il était dû aux circonstances ou si c'était sa complexion naturelle. C'était une fête de samedi soir, avec sans doute des rires, peut-être de la musique. Il y avait, outre les deux couples, deux fillettes. Un peu avant minuit, un voisin irascible était monté pour se plaindre du bruit. La discussion n'avait rien apaisé, au contraire. L'homme excédé était allé chercher une arme à feu et, remonté en furie, avait tué les quatre adultes présents, dont une femme enceinte. Les deux fillettes avaient été épargnées mais avaient assisté au drame. Après le carnage, l'homme était rentré chez lui et s'était suicidé.

Les faits étaient suffisamment graves pour qu'une cellule de crise soit mise en place. Je me souviens, ce sont les mots qui ont été employés. CELLULE DE CRISE. J'ai été très curieux de savoir à quoi cela allait ressembler, quelle forme pouvait prendre notre état d'urgence : gérer une élève de 17 ans dont les parents venaient d'être assassinés ainsi que tous ses camarades qui partaient en vrille, car la classe avait littéralement implosé. Au lieu de se souder autour de la douleur de cette jeune fille, le drame avait agi comme une bombe à fragmentation, scindant le groupe en petites entités antagonistes. La jeune fille elle-même au fil des semaines avait fini par devenir l'objet d'une haine très particulière. Sa présence avait rendu l'ambiance hallucinée. Bref, la cellule de crise aurait eu bien du boulot. Mais là encore, j'ai vite revu mes espoirs à la baisse. Il s'agissait d'une réunion. La cellule de crise consistait en une simple et sinistre

réunion dans une salle peu accueillante de l'intendance. Un intervenant extérieur, spécialiste du deuil, était venu nous parler. Un psychologue, j'imagine. Je confesse ne pas avoir retenu un mot de ses propos lénifiants mais je me souviens très bien de la plaquette distribuée à la fin, qui ressemblait à un faire-part de décès avec son filet noir et qui expliquait précisément comment vivre son deuil.

Il m'est arrivé plusieurs fois d'assister à la cérémonie mortuaire d'un parent d'élève. J'avoue que si je n'étais pas un professeur exemplaire, je prenais ce rôle au sérieux, j'avais bien conscience de représenter quelque chose aux yeux de l'élève qui venait de perdre l'un de ses proches. Je savais que je n'étais pas là pour moi, mais par ce que je symbolisais de puissance de regard, d'enregistrement du malheur. De ça, mes collègues bras cassés du collège et moi, nous n'avons jamais plaisanté. Ce moment où nous attendions à l'extérieur du crématorium et voyions le jeune élève sortir de la cérémonie, pâle comme un linge, en costume, alors que nous l'avions toujours connu en survêtement trop ample et un peu moche. Cela serrait le cœur au-delà des mots. C'était bouleversant. Nous évitions de nous approcher, nous n'aurions pu prononcer que des mots dérisoires. Non, ce qui comptait, c'était dans le paysage du parking de banlieue, fumant une cigarette, notre simple mais irréductible présence.